

Paul Laverty, le scénariste et meilleur compagnon de révolte de Ken Loach

- Laurent Rigoulet

Depuis “Carla’s Song”, en 1995, c’est lui qui écrit tous les films de Ken Loach. Pour “Sorry We Missed You”, présenté en compétition à Cannes, Paul Laverty a longuement enquêté auprès des chauffeurs-livreurs employés par les grandes plateformes comme Amazon. Rencontre.

Quand on croise la route de Ken Loach, Paul Laverty n’est jamais loin. Depuis 1995, les films du réalisateur sont écrits par le scénariste écossais. Loach et Laverty ont remporté deux Palme d’or ensemble, en 2006 (*Le vent se lève*) et en 2016 (*Moi, Daniel Blake*) et pour la présentation cannoise de *Sorry We Missed You*, ils sont encore assis côte à côte. Deux hommes frêles, solides et intenses qu’une inextinguible passion pour la politique (et le football) ont rendus à peu près inséparables.

Le courant passe, l’énergie voyage entre Bath et Edimbourg d’où ils communiquent sans cesse, longues conversations téléphoniques et rafales de textos pour commenter l’actualité et s’indigner de la marche du monde. A 62 ans, Paul Laverty est un type volubile à l’accent tranchant et au débit mitraillette, un type alerte à la dégaine d’adolescent, vêtements amples et casquette, un type en alerte également, toujours sur la brèche, toujours curieux, crépitant d’idées.

« Ken avait besoin de quelqu’un avec l’énergie de lui apporter des sujets, dit Rebecca O’Brien, la productrice des films de Loach. Leur relation est devenue tellement amicale et complice qu’elle en est parfaitement organique. » Peut-être le cinéaste aurait-il d’ailleurs arrêté sa carrière à l’approche des 80 ans (il en parlait) mais la lecture à deux têtes de la presse quotidienne, la passion des discussions, la verve et l’agitation de son alter ego l’ont encouragé à réaliser *Moi, Daniel Blake* et maintenant *Sorry We Missed You*, sur les ravages de l’uberisation.

“On n’est plus embauché, on monte à bord. On n’a pas un salaire mais des honoraires, on n’est pas viré mais libéré.”

Grand voyageur, Paul Laverty est entré en contact avec Ken Loach au milieu des années 90, et lui a parlé du Nicaragua où il s’était posé pour animer une association de défense des droits de l’homme et pointer l’intervention des Etats-Unis de Reagan contre les sandinistes. Ils en ont fait un film, *Carla’s Song*, et ont ensuite enchaîné les sujets, gardant toujours à l’esprit l’agonie du monde ouvrier dont ils tiennent la chronique depuis *My Name is Joe*. Cette décrépitude est lente et douloureuse, elle prend toujours de nouvelles formes cruelles et dégradantes, propres à faire sortir les deux hommes de leurs gonds. « *Avec Daniel Blake, qui pointait la cruauté de la bureaucratie, nous avons mesuré à quel point une partie de la population se sent marginalisée et diabolisée, nous disait le scénariste sur le tournage de Sorry We Missed You, à Newcastle. Nous voulions pousser plus loin, explorer le monde du travail et sonder les transformations radicales qu’il a subies ces dernières années. Avec la précarité, les gens sont de plus en plus isolés, livrés à eux-mêmes, coupés des luttes collectives, à la merci de leurs employeurs.* » En s’intéressant aux nouvelles formes de travail dans des sociétés comme Uber ou Amazon, il a d’abord attiré l’attention de Ken Loach sur les glissements progressifs du langage chez les employeurs : « *On n’est plus embauché, on monte à bord. On n’a pas un salaire mais des honoraires, on répond à des objectifs et si on ne les tient pas on n’est pas viré mais libéré.* »

Sous l’abstraction des mots, se cache une douleur bien réelle que Laverty est allé ausculter : « *Les conséquences de cette nouvelle pression sont désastreuses pour les familles, nous dit-il à Cannes. Leur vie est bouleversée. C’est un sujet aussi préoccupant que le changement climatique. Des universitaires américains ont montré qu’on avançait toujours plus vers une inégalité extrême, une exploitation de masse. Depuis 50 ans, les salaires des gens qui vivent en bas de l’échelle ne progressent plus.* »

Comme pour tous les films qu’il écrit pour Ken Loach, *Sorry We Missed You* repose sur un long travail d’enquête journalistique. Avant d’écrire la moindre ligne, Paul Laverty a sillonné le Royaume-Uni à la recherche des chauffeurs-livreurs qui s’épuisent pour tenir les délais exigés par des sociétés comme Amazon. « *J’ai déjà eu du mal à les trouver* », dit-il.

“Les hommes à qui je parlais étaient épuisés, ils ne voyaient plus leur familles, avaient à peine le temps de manger.”

La recherche ne suit pas les chemins habituels. Il n’y a plus de syndicats et d’association pour créer le contact et le scénariste s’est simplement rendu sur les parkings pour attendre les chauffeurs. « *Je ne pouvais pas comprendre leur quotidien sans le partager, dit-il. Et en roulant avec eux, j’ai pu observer leur immense fatigue, je l’ai vue sur leur peau et dans leurs yeux. Les hommes à qui je parlais étaient épuisés, ils ne voyaient plus leur familles, avaient à peine le temps de manger.* » Il se proposait lui-même de leur acheter un sandwich, mais six heures plus tard celui-ci était toujours dans son emballage.

« Ils consomment des boissons énergisantes et sont dans un état de stress permanent à l'idée de ne pas tenir leurs objectifs, le moindre incident peut faire dérailler leur journée et les pousser à bout : la perte du signal internet qui bloque leur application à l'approche d'un aéroport, des travaux, un marché qui bloque la route et provoque d'intolérables embouteillages. » Il les retrouvait parfois au milieu de la nuit, sur d'immenses parkings tapissés de givre, aux portes des entrepôts, où certains arrivent à 4 heures du matin pour ne pas louper les premiers colis. *« Ils ne sont pas payés pour ces heures d'attente, mais ils ont peur d'être dépassés ou mal vus. »*

“Depuis le XIXe siècle, l'exploitation n'a pas cessé. Elle est simplement devenue de plus en plus sophistiquée.”

Ses carnets sont couverts de notes qui forment autant d'histoires. Des silhouettes qu'on ne retrouvera pas dans le film, mais qui alimentent les personnages et lui resteront longtemps en tête. Comme ce chauffeur d'Amazon avec lequel il a passé quelques heures à Dunfermline, en Ecosse, la ville d'Andrew Carnegie, grand prophète de l'« évangile de la richesse », un migrant qui devint *« l'homme le plus riche du monde »* en créant des aciéries en Amérique à la fin du XIXe siècle.

« Le jour où je ai rencontré ce chauffeur, il apprenait que ses revenus baissaient alors qu'un journal annonçait que Jeff Bezos, le patron, devenait à son tour “l'homme le plus riche du monde”. Il était choqué de découvrir que la précarité de sa situation et de celles de centaines de milliers de chauffeurs à travers le monde contribuait à alimenter le fleuve d'argent qui file vers Bezos. Si j'en avais eu le talent, j'aurais voulu dessiner son portrait au moment où je lui ai montré la photo de ce patron si lointain. Depuis Carnegie, l'exploitation n'a pas cessé. Elle est simplement devenue de plus en plus sophistiquée. »

Paul Laverty est intarissable, il parle vite et sans pause, un récit en appelle un autre, le besoin de partager tout ce qu'il a vu pendant près de neuf mois d'exploration et qui n'en finit pas de lui retourner les sangs. *« J'ai beaucoup fréquenté les aides à domicile aussi, qui travaillent, comme le personnage de la mère de Sorry We Missed You, dans des conditions épouvantables, mitraillées de textos à toute heure de la journée et de la soirée, appelées partout pour intervenir dans un temps limité, “quinze minutes pour nettoyer un patient couvert d'excrément et en totale panique”. »*

Les frustrations s'additionnent et alimentent sa révolte : *« La responsabilité et le risque ne sont plus endossés par les patrons, elles pèsent sur les épaules des travailleurs. Qui n'ont plus la force de suivre le fil de leur vie de famille. »* La colère et les témoignages ne font pas un film. *« On ne ramène pas un scénario de ses excursions dans les rues. On ne peut pas les recopier. Une fois que j'ai compris les rouages et accumulé les détails, je peux construire les personnages et tisser des liens. L'écriture d'un scénario est ainsi faite : il faut trouver des liens et se laisser emporter. »*

Ken Loach intervient dans les dernières étapes de l'écriture, Paul Laverty le rejoint pour les derniers choix de casting. De longues discussions (avec la

productrice Rebecca O'Brien) avant que les personnages ne prennent chair et que l'aventure du film ne commence. Pendant le tournage, Paul Laverty n'est jamais loin. Il passe. Et sinon, que fait-il ? Écrit-il pour les autres ? Rarement. Pour lui ? Non. A la table du déjeuner cannois, il pointe Ken Loach, un bras en écharpe, encore épuisé et remué par la projection triomphale de la veille : « *On verra s'il a le désir d'en faire un autre.* »